

**SI TU
REVENAIS**

De la même auteure :

Le hasard des sentiments (août 2023)

L'ironie du panda (mai 2023)

La malice de l'écureuil (février 2023)

Le rire du flamant rose (avril 2022)

L'imposture de la licorne (août 2022)

Il a neigé sur mon île (décembre 2021)

Les fourberies du poisson rouge (octobre 2021)

Pour que tu m'aimes un peu (mai 2021)

Si tu revenais (novembre 2020)

Mélanie RAFIN

**SI TU
REVENAIS**

ROMAN

Réalisation de la couverture :

Gabrielle DESABERS © 2020. Tous droits réservés

Crédits photos : Freepik.com. Pikisuperstar.

Correction :

Florence CLERFEUILLE– fcclerfeuille@amotsdelies.com

AVERTISSEMENT :

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Les propos et les pensées des personnages ne sont en aucun cas le reflet des pensées de l'auteur.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5 (2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-424-0019-4

PROLOGUE

Janvier 1996 – (Trop) tôt au petit matin – Dans une bourgade perdue du fin fond de l’Auvergne.

Le moment du réveil semble malheureusement arrivé. Une douce odeur me taquine les narines. Je me félicite encore d’avoir utilisé mes derniers sous de côté pour effectuer l’investissement de ma vie.

Je pense que je dois trouver les coordonnées de celui qui a inventé la cafetière à programmation. En fait, non, je rechercherai le numéro de celle qui l’a inventée : seule une femme peut envisager la nécessité d’anticiper pour avoir une chance de boire son café chaud le matin quand on a des enfants.

Je m’étire et déprime directement quand le seul œil que j’arrive à ouvrir s’aperçoit qu’il n’est que 4 h 36. C’est impressionnant, la capacité que peut avoir la réalité à te

revenir en pleine tête à une vitesse incroyable. Le bonheur de la perspective de ce café solo vient de s'estomper sérieusement.

Je sors de mon lit au plus vite tel le félin délicat auquel je ne ressemble absolument pas. Je ne veux surtout pas la réveiller. Je jette un dernier petit coup d'œil vers elle. Chaque fois que je la regarde, je l'aime un peu plus et, bien sûr, encore plus quand elle dort.

Le café tant attendu n'a finalement pas la saveur espérée. Comme d'habitude, mon ventre me rappelle rapidement le stress de ce samedi matin. Je vais devoir à nouveau renoncer à manger. Je file sous la douche pour pouvoir me consacrer à elle dès son réveil. Je ne veux pas lui enlever la moindre minute lui permettant de me parler.

Le ravalement de façade a nécessité finalement un peu plus de temps que prévu. J'ai dû vraiment prendre les choses en main pour me redonner figure humaine. Je crois que mes 35 ans commencent malheureusement à se voir. Et puis je garde dans un coin de ma tête qu'il m'attendra peut-être ce matin à l'aéroport. Ah ! Tiens, voilà madame Culpabilité qui revient :

— Quand même, Béa ! Tu ne peux pas penser à draguer à ce moment-là...

Si quelqu'un pouvait m'indiquer le bouton off pour la faire taire quelques minutes, celle-là ! Et puis accessoirement, je ne veux pas draguer, le maquillage est juste devenu indispensable. La sortie au naturel entraîne désormais systématiquement des questionnements tout à fait bienveillants et pas du tout déprimants du genre :

— Tu es fatiguée toi en ce moment, non ? Tu devrais te ménager, hein !

Cette gentille remarque émane toujours de cette nana qui parvient, par je ne sais quel miracle, à arriver à l'heure au travail en ressemblant parfaitement à la duchesse de Cambridge. À mon grand désarroi, même après une heure dans la salle de bains, mon visage se rapproche plus de celui de Gollum, le magnifique hobbit.

5 h 28. Bon, je suis prête, il est temps d'aller la sortir des bras de Morphée. Je me dirige vers ma chambre où, à 1 h du matin, elle a encore décidé de venir finir sa nuit. Je crois qu'elle pense toujours qu'elle peut passer incognito. Bien évidemment, quand je dors, je ne risque pas de me réveiller en sentant ses petits pieds gelés se coller à mes jambes. Il y a trois ans, mon psy, monsieur Baptiste, ne cessait de me rappeler que ce n'était pas judicieux de la laisser s'incruster dans le lit parental :

— Madame Perrot, vous devez enfin arriver à vous détacher de votre fille. Il est temps de couper le cordon. C'est essentiel pour son développement personnel et pour le vôtre. Vous le dites vous-même, que vous aspirez à plus de liberté.

C'était bien la première (et la dernière) fois que ce gentil monsieur me servait à quelque chose. Je n'ai retenu que son ultime remarque. Oui, j'avais besoin de liberté. J'avais même un besoin vital de respirer de nouveau. J'ai trouvé une solution bien plus efficace que de refuser le lit « parental » à ma fille. Je l'ai transformé en lit maternel. J'ai divorcé et donc, par magie, retrouvé ma liberté. Seul bémol, j'ai dû changer de praticien. Je ne suis pas persuadée que les manuels de parfait psychologue lui donnent un remède quand le monsieur ne fait plus partie du paysage.

Elle ne bouge pas du tout. J'ai l'impression d'être monstrueuse de la réveiller. C'est elle qui n'a pas souhaité partir hier soir. Mais quand même, devoir secouer si tôt ma petite bonne femme me fait pitié. Je tente la douceur :

— Tu dois te lever, mon cœur. Tu dois manger quelque chose avant de prendre la route.

Elle gigote et grogne :

— Non, je ne veux pas y aller.

Je craignais bien que repousser son départ au samedi matin au lieu du vendredi soir ne règle pas vraiment ce problème. Je suis bien la seule à avoir choisi de me séparer de mon mari. Je reste donc persuadée que je dois tout mettre en œuvre pour qu'elle garde des relations avec son père. J'aimerais bien savoir quelle solution me proposerait le charmant monsieur Baptiste !

— Allez ! Céline, on démarre ! Je te rappelle que c'est toi qui as insisté pour prendre précisément cet avion à cette heure-là.

Elle se lève d'un bond :

— Quelle heure est-il ? On n'est pas en retard, hein ?

— Mais non, respire ! Il n'est même pas 6 h, tu pourras te préparer tranquillement.

Sa réaction m'étonne. Cela faisait bien longtemps que je ne l'avais pas sentie aussi enthousiaste à l'idée de rendre visite à son père. Je l'interroge :

— Qu'est-ce qui me vaut autant de motivation ce matin, mademoiselle ? Ton père et ta chère belle-mère t'ont-ils prévu des activités de dingue ce week-end ?

— Mais non, pas du tout, je n'aime pas être en retard, tu sais bien, c'est tout...

Je reste perplexe, je vais devoir creuser un peu plus. Je vais pouvoir la cuisiner tranquille dans la voiture vers l'aéroport.

Janvier 1996 – Un peu moins tôt le matin (mais toujours bien trop tôt pour un samedi) – Parking de l’aéroport de Clermont-Ferrand à Aulnat.

Ma fille est une tête de mule. Je sens bien qu’elle me cache quelque chose. J’ai pourtant passé les trente minutes de route à tenter d’élucider d’où provenait cette allégresse soudaine. Je n’ai eu droit pour seule réponse qu’à :

— Maman, je suis grande maintenant, j’aurai 12 ans cette année quand même. Je peux me réveiller rapidement quand je sais que nous devons respecter un horaire. Tu craques complètement si tu crois que je suis motivée pour aller voir papa et sa grognasse.

Elle me prend pour une truffe. Je doute que la perspective de passer le week-end avec son père, et surtout avec sa femme, l’enchantent. Elle ne m’enlèvera pas de l’esprit qu’elle me semble particulièrement guillerette.

Nous entrons dans le hall de l’aéroport. À cette heure-ci, un seul avion est annoncé et donc peu de monde se presse devant les guichets. Définitivement, je préfère l’ambiance de ce lieu le dimanche soir. Nous filons à l’enregistrement et je commence rapidement mes travaux d’écriture sur la petite fiche habituelle. Je sens que Céline rechignera encore à porter la pourtant splendide pochette UM. J’avoue que je la comprends. Depuis maintenant trois ans qu’elle prend l’avion seule pour rendre visite à son père tous les quinze jours, elle doit mieux connaître l’organisation du vol que le pilote lui-même. Mais ce document s’avère obligatoire jusqu’à 12 ans et je dois reconnaître que cela me rassure

également qu'une hôtesse l'accompagne (qui d'ailleurs fait toujours partie elle aussi du club des duchesses !).

Depuis peu, Céline aborde cet âge compliqué où elle commence à ressembler à une mini-adulte, mais reste en même temps un bébé. Je sais pertinemment que dès que je tournerai le dos, elle retirera la pochette de son cou.

Au bout de cinq minutes, je relève la tête et je vois ma mini-moi le regard bloqué vers l'entrée de l'aéroport. Je cherche à repérer l'objet de son attention. Je n'aperçois que des familles se dirigeant vers la porte d'embarquement. Je l'interroge :

— Qu'est-ce qui te captive à ce point, ma fille ?

— ...

— Eh oh ! Madame dans la lune, qu' observes-tu ?

— Quoi ? Rien du tout. Pourquoi ?

— D'un coup, tu m'as l'air subjuguée !

— Ah, non ! Pas du tout, je ne suis juste pas bien réveillée.

— Tu vois, j'avais raison, tu aurais dû partir hier soir, tu aurais pu dormir ce matin !

— Oui, maman, tu as toujours raison, tu es la plus perspicace du monde !

Voilà, le retour de madame la grande qui me prend pour une truffe. Actuellement, elle s'impose de plus en plus, celle-là ! Bref... Je ne cherche pas à polémiquer. Ce n'est pas le moment.

Les formalités effectuées, nous attendons tranquillement que Céline soit appelée pour l'embarquement. Comme à mon habitude, je scrute les personnes présentes pour repérer les enfants qui vont éventuellement voyager avec ma fille. J'observe d'abord un couple avec un très jeune bambin. Je

dirais qu'il n'a pas plus de 5 ans. La nervosité des parents est palpable. Je me revois trois ans plus tôt quand j'ai dû laisser mon bébé partir dans un engin de plusieurs tonnes qui est censé voler par je ne sais quel miracle. Un peu plus loin, je repère une femme avec un adolescent qui doit avoir le même âge que Céline. Il me semble les avoir déjà aperçus à d'autres reprises. Je ne suis donc pas la seule à devoir jeter ma progéniture dans un avion un week-end sur deux. Le contraste entre le comportement des parents stressés et cette maman s'affiche flagrant. Elle est plongée dans un magazine de mode et ne paraît pas se soucier le moins du monde de son petit qui pourtant arbore une mine bien triste.

L'hôtesse (duchesse) s'empare de son micro et invite les enfants non accompagnés à la rejoindre. Nous nous rapprochons de la porte d'embarquement. Elle effectue l'appel telle une maîtresse d'école :

— Julien, Céline, Antoine, Jeremy et Lucie, vous allez monter en premier. Je vais m'occuper de vous installer à vos places.

Céline me gratifie d'un rapide câlin et se précipite vers Miss Monde pour entrer dans l'avion. Je trouve toujours cet empressement suspect. Le petit garçon s'approche à son tour, les yeux pleins de larmes. C'est au moment où le jeune ado se colle à ma fille que le mystère de son enthousiasme est enfin résolu. Je la vois rougir et l'entends dire tout bas :

— Salut, Antoine, ça va ?

1

CÉLINE

*15 janvier 1996 – 8 h 46 – Enfin en liberté (surveillée !) –
Aéroport d'Aulnat.*

Catherine vient enfin de nous appeler pour entrer dans l'avion. Je n'aurais pas réussi à tenir encore bien longtemps face à l'interrogatoire de ma mère. Et puis finalement, je ne vois pas trop ce que j'aurais pu lui répondre sans la contrarier. Durant le trajet (interminable) en voiture, j'ai envisagé plusieurs possibilités :

A – Ma chère maman, je sais bien que tu as hâte de pouvoir te débarrasser de moi comme tous les quinze jours. Du coup, je simule un enthousiasme délirant pour que tu puisses profiter pleinement de toutes tes sorties. Ne me prends pas pour une idiote, je vois bien que tes soi-disant « collègues » qui passent régulièrement à la maison sont

ravis quand je quitte la pièce. Mais bien sûr, c'est pour pouvoir travailler plus consciencieusement !

B – Cela fait à peu près deux ans que je te supplie de ne plus m'envoyer chez mon père, surtout à cause de ma belle-mère. Mais au vu de ton entêtement à ne pas respecter ma demande, je préfère arrêter de me plaindre et garder le sourire. J'en ai déduit que c'est ce que tu attends de moi.

C – L'avion est mon seul lieu de liberté totale. Je ne m'y soucie plus perpétuellement de ton bien-être. Eh oui, c'est mon mode de fonctionnement depuis que l'homme que tu as suivi en Auvergne est parti. Je n'ai pas non plus à subir les brimades et humiliations permanentes de ma marâtre. Je peux être moi-même. Je sais que je ne serai pas interrompue.

Pour ne pas la blesser en lui jetant une de ces vérités en guise de réponse, j'ai préféré me taire. Par ailleurs, je mourrais plutôt que de lui avouer mon attachement à ces moments avec Antoine et Julien. Elle en fera toute une montagne et me sortira des phrases insupportables du genre :

— Rhoooo ! C'est trop mignon. Mon petit bébé d'amour est amoureux. Les premiers émois ! C'est tellement choupinou. Mais tu verras, ma fille, tu n'as pas fini de t'emballer. À ton âge, on a un cœur d'artichaut. On s'attache à tous les garçons.

La capacité des adultes à systématiquement minimiser les sentiments des plus jeunes m'impressionne toujours. Comme si l'expérience donnait un permis de savoir aimer et plus encore de connaître les clés de l'ensemble des émotions. Forcément, à presque 12 ans, je ne peux pas analyser ce que je ressens. Heureusement que les grands nous disent ce que l'on doit aimer, ce que l'on doit détester, ce que l'on doit éprouver en toutes circonstances. En fait, ma mère s'octroie toujours le droit de diriger ma vie, soi-disant pour mon bien.

Après tout, je ne suis qu'un être inachevé, parfaitement incapable de construire sa pensée et d'exprimer ses besoins. J'ai parfois le sentiment d'être Pinocchio aux mains de Geppetto. Mes parents veulent me façonner selon leurs souhaits et leurs aspirations.

J'avance sur la passerelle avec Antoine, Julien et deux autres enfants. Catherine a pris par la main un petit. Elle tente de le consoler. Je l'aime bien, cette hôtesse. Elle ne dit rien quand elle s'aperçoit que nous avons retiré nos pochettes et nous propose toujours un gâteau ou deux de plus lorsqu'elle nous apporte les boissons durant le vol. Julien commence déjà à faire le malin. Il imite la démarche de Catherine avec ses talons hauts. Évidemment, je me marre. En revanche, Antoine semble grognon aujourd'hui. Je l'interroge.

— Tu n'as pas l'air en forme. Tu n'as pas hâte de voir encore quels cadeaux ton père a bien pu te dénicher ?

— Oh, ça, je m'en tape. Il commence à avoir épuisé tout ce qu'il peut m'acheter. Je ne t'ai pas raconté. La dernière fois, il m'a donné une Game Boy. Il paraissait tout fier de son idée. Ouais, super ! Sauf que, deux mois avant, il m'en avait déjà offert une. Le mec se soucie tellement peu de moi qu'il ne sait même plus ce qu'il me paie. Au top, le père.

— En même temps, ce n'est pas nouveau, ça ! C'est quoi alors qui te donne cet air de bouledogue ?

— C'est Julien. Il me saoule. Chaque fois que l'on prend l'avion avec lui, il fait l'andouille. Je ne le trouve pas drôle et en plus on va finir par ne plus pouvoir se comporter comme on veut à bord s'il continue à attirer l'attention.

— Détends-toi. Catherine nous a à la bonne. Le voyage se passera comme d'habitude. Et puis, moi, il me fait rire, Julien.

— Oui. Bah ça, j’ai vu.

Je choisis de laisser Antoine récupérer seul son sourire. Il a beau le nier, je suis bien persuadée que le vrai problème reste la visite à son géniteur. Nous nous asseyons à nos places. Antoine s’attribue d’office le siège près du hublot et m’intime l’ordre de venir sur celui du milieu. Décidément, il affiche une humeur de chien. Je me retrouve installée entre les deux garçons. Devant nous, Catherine aide le petit à mettre sa ceinture. Elle me demande de bien vouloir garder un œil sur lui pour le rassurer, étant donné que je connais à peu près tout dans un avion. Il me fait pitié, ce petit. Mais au moins, il a cessé de sangloter. Une autre UM est installée à côté de lui. Elle lui raconte des blagues. Il sursaute et recommence à pleurer quand un vacarme secoue la carlingue. Je me lève de mon siège et me penche vers lui.

— Ne t’inquiète pas, ce n’est rien. Regarde par le hublot. Tu vois, les messieurs ont ouvert la grande trappe pour mettre les bagages dans la soute. Pendant un vol en avion, tu entends plein de bruits. Mais il ne se passe jamais rien de grave. Tu peux me faire confiance, je suis une spécialiste. Je te promets de te dire au moindre truc anormal. Je m’appelle Céline. Si tu as besoin, je suis assise juste derrière toi.

— Merci, Céline.

Il semble s’être calmé. Je retourne à ma place. Je me détends. Je peux enfin savourer ce moment. Les passagers sont en train d’entrer quand Antoine enlève sa pochette. Nous l’imitons. Catherine et sa collègue seront trop occupées pour s’apercevoir de quoi que ce soit. En glissant les documents d’identification au milieu des revues, je découvre que des téléphones ont été installés devant chaque siège. J’en demande l’utilité aux garçons. Antoine me répond.

— Ils en ont mis sur plusieurs vols. C'est pour que les personnes qui travaillent puissent continuer en s'en servant.

— Je suis nouille, je pensais que c'était pour parler au commandant de bord. Mais comment ça fonctionne ? Aucun fil ne nous relie à la Terre. Si ?

— Ah, non. C'est par satellite.

Julien intervient et demande à Antoine des précisions.

— C'est top, ça. On va pouvoir se marrer un peu et appeler plein de monde.

— Bah. Si t'as plein d'argent et une carte bancaire, vas-y, fais-toi plaisir. Cela coûte hyper cher d'après ce que j'ai compris.

— Ah, mince. Mais attends, avec ma carte France Télécom, si je saisis les numéros et le code, je peux appeler où je veux.

— À mon avis, ça ne va pas marcher, ton truc. Mais de toute manière, le téléphone ne fonctionne qu'après le décollage.

J'ai l'impression de regarder un match de tennis. Les deux gars se renvoient la balle comme si avoir raison leur apportait quelque chose à gagner. Je ne comprends pas bien l'intérêt. J'ai envie de leur dire 15-0, avantage Antoine. Je n'ai pas le temps d'intervenir. L'hôtesse commence à dérouler son discours sur les consignes de sécurité. Nous entonnons tous les trois en cœur.

— Les issues de secours se situent à l'arrière et à l'avant de l'appareil. En cas de dépressurisation de la cabine, tirez d'un coup sec sur les masques à oxygène qui seront libérés automatiquement.

Devant le regard courroucé de la charmante dame, nous arrêtons de jouer aux perroquets. En revanche, j'aimerais bien que l'on m'explique un jour pourquoi le personnel de bord répète chaque fois comment fonctionne le gilet de

sauvetage alors que nous effectuons un vol Clermont-Paris. Je n'excelle pas en géographie, mais il ne me semble pas qu'une mer ou un océan traverse la France.

Au moment du démarrage, Antoine me tient la main comme d'habitude. Sans doute par mimétisme, Julien agit pareillement. J'adore ce moment. Je sens tout mon corps décoller. Je ressens plein de picotements partout. Je distribue des chewing-gums à mi-montée.

Nous atterrissons. Je suis un peu déçue. Nous sommes trop d'enfants non accompagnés. Le pilote a refusé que nous venions dans le cockpit pour finir le voyage. Les garçons ont continué leur combat virtuel. Je peux conclure sur un match nul. On a quand même bien ri quand Julien a appelé une dizaine de numéros au hasard.

On se rapproche du comptoir de débarquement. Julien nous dit qu'il ne repart sans doute pas avec nous dimanche. Sa mère lui a pris un vol plus tôt. J'aperçois enfin un sourire sur le visage d'Antoine. Je ne comprends vraiment pas son comportement. Il me semble très bizarre.

Comme chaque fois, je prie pour que mon père n'arrive pas trop en retard. Il ne se présente jamais à l'heure, mais en général l'hôtesse a besoin de l'attendre au maximum cinq minutes. Je dis au revoir aux garçons. Ça y est, la boule d'angoisse revient dans mon ventre. Je ne le vois pas. Catherine me demande si je connais le motif de son retard. Je lui réponds que jusqu'à présent il n'est jamais arrivé dans les temps. Cette fois, il se surpasse. Au bout de vingt minutes, Catherine m'explique qu'elle doit reprendre un vol. Je panique.

— J'attendrai toute seule ?

— Mais non, tu es classée en UM. Je n'ai pas le droit de te laisser. Mais je vais devoir t'accompagner dans une salle pour que tu puisses patienter jusqu'à l'arrivée de ton père.

Nous traversons presque tout l'aéroport. Toujours pas de papa. Elle me fait entrer dans une petite pièce avec des jouets et un écran de télévision. Elle me met un dessin animé en s'excusant qu'il soit en anglais. Catherine m'explique qu'elle doit partir, mais que les autres hôtes sont prévenues et que l'une d'elles va venir s'occuper de moi. Elle m'abandonne. Je suis seule dans ce salon, tellement seule. J'ai l'impression d'attendre là depuis des heures. Je ne bouge pas de mon coussin. La boule que j'ai dans le ventre s'est transformée en ballon de rugby. Je n'arrive plus à respirer. Et si jamais maman ne savait même pas où je suis ?

La porte s'ouvre. Un steward apparaît, suivi de mon père qui se précipite vers moi pour m'embrasser rapidement et me dire en toute simplicité :

— Allez, dépêche-toi. J'ai perdu un temps fou à venir te chercher dans cette salle. Ta belle-mère va nous attendre pour manger.

Je le suis sans un mot. Je retiens le flot de larmes qui se bloque dans ma gorge. Je ne dois pas pleurer. Il a déjà l'air agacé. J'adopte la même stratégie que les autres week-ends. Je vais arborer mon sourire de façade. Je dois faire le dos rond et attendre la libération du vol retour de dimanche soir.

2

ANTOINE

Avril 1991.

J'ai 7 ans. Du fond de mon lit, encore une fois, j'entends mes parents qui se disputent. J'essaie de tendre l'oreille pour comprendre le sujet de leur altercation, mais seules des bribes de phrases arrivent à transpercer les murs épais de cet appartement. Ma mère hurle :

— ... supporte plus...

— ... tu décides...

— ... le choix...

La tempête a commencé dimanche dernier et c'est ainsi depuis six jours. Dès qu'ils pensent que je ne les entends pas, ils crient. Je fuis leur présence commune, j'ai mal au ventre quand je reste avec eux deux dans une pièce. J'ai peur. Ils ne m'expliquent rien. Suis-je responsable de leur

colère ? Terré dans ma chambre, j'essaie de ne plus les écouter et de m'envoler loin de ma panique.

Ce samedi matin, au petit déjeuner, maman est seule. Gênée, elle me précise que papa a quitté l'appartement hier soir et qu'il ne reviendra pas vivre avec nous. Elle pleure. Je n'ose pas poser de questions et de toute façon, je ne saurais pas quoi lui demander. Ses larmes m'épouvantent et j'ai trop peur qu'elles me disent qu'il est parti à cause de moi. Je me tais et j'essaie d'avaler la boule qui obstrue ma gorge.

J'aurais aimé pouvoir aller à l'école. Pourquoi n'a-t-il pas rempli ses valises un lundi ? Comment vais-je supporter ma tristesse et celle de maman deux jours ? Je ne me pose pas longtemps la question. Se forçant à sourire, elle débarrasse la table du petit déjeuner et m'annonce :

— Tu me parles toujours de tous les engins qui emplissent le ciel : les avions, les fusées, les ULM, les deltaplanes et les parapentes. Un de mes amis pratique un de ces trucs. Il décolle du puy de Dôme, allons le rejoindre !

Une heure plus tard, j'observe Serge qui prépare son aile volante. En même temps, il discute avec maman, mais je n'écoute pas. J'essaie d'oublier que je ne sais pas où se trouve papa. Le spectacle magnifique de toutes ces voiles multicolores qui tourbillonnent au-dessus de la chaîne des Puys ne suffit pas à dégonfler cette boule qui coince ma respiration. Je suis surpris par la voix de Serge :

— Maintenant, à ton tour, mon garçon, tu dois te préparer.

Mes yeux vont de cet homme que je ne connaissais pas encore ce matin au sourire de ma mère qui ajoute :

— Le deltaplane de Serge possède deux places. Qu'est-ce que tu dirais de partir avec lui ?

Je reste muet, mais mes lèvres qui s'étirent jusqu'à mes oreilles suffisent à transmettre mon accord.

Quelques minutes plus tard, sans même avoir eu le temps d'avoir peur, je vole ! Je suis un oiseau. Je fends les nuages. Je découvre le paysage qui s'étale en dessous de moi. Je suis un superhéros, je brandis le poing en avant. La chaîne des Puys s'étend, grandiose, et je me sens libre comme l'air. L'expérience semble trop courte. À l'atterrissage, je me précipite vers ma mère :

— Maman, je voudrais apprendre !

Elle me sourit, m'embrasse, acquiesce et se met immédiatement d'accord avec Serge pour que j'intègre son club. Ma boule dans la gorge a disparu !

J'ai 11 ans. Papa est parti depuis quatre ans et maintenant, j'en connais la raison. Mais pour autant, je ne sais toujours pas s'il a fui parce qu'il ne me supportait plus. Il réside à Paris et tous les quinze jours, je prends l'avion pour aller passer la fin de semaine chez lui. C'est chaque fois une corvée. Je l'aime, mais sa nouvelle femme, Claire, m'agace et, par-dessus tout, j'ai du mal à cohabiter avec mes deux demi-frères. Maman m'explique qu'ils n'y sont pour rien, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que papa nous a quittés parce que Claire attendait le premier. Il m'a préféré ce bébé qui arrivait. Le plus jeune n'a que quelques mois et il pleure tout le temps. Je dois toujours faire attention à eux, je suis le grand. Je n'apprécie pas ce statut que Claire me rappelle perpétuellement.

Au moins, de son côté, ma mère n'a encore amené aucun de ses petits amis à la maison. Mais elle sort beaucoup. Résultat : une fin de semaine sur deux, je subis la femme et

les enfants de mon père qui me l'enlèvent et, l'autre semaine, je vois plus la fille qui me garde que ma mère. Décidément, mes moments préférés restent les périodes d'école, les samedis sur le puy de Dôme quand je vole avec Serge et les trajets en avion pour Paris. Nous sommes trois voyageurs d'un âge proche sous la garde de l'hôtesse : Julien, Céline et moi. Nous nous retrouvons tous les quinze jours à 6 h du matin dans l'aérogare d'Aulnat. Leur présence allège mon désarroi et le dimanche soir, ils sont les compagnons de ma libération. Les équipages des avions nous connaissent et le plaisir ultime pour nous trois consiste à recevoir du commandant de bord une invitation à le rejoindre dans la cabine de pilotage.

J'ai 14 ans. Je finis ma troisième, je n'ai pas aimé les années de collège. Je garde mon objectif en tête et même si je ne le divulgue pas de crainte des moqueries, il implique que je travaille en classe. Je suis le premier. De l'extérieur, cela paraît valorisant, mais un des uniques réels avantages réside dans la paix royale que m'offrent mes parents. En revanche, parmi mes camarades, ce statut m'apporte plus de désagréments qu'autre chose. Leur comportement reste perpétuellement ambigu. Quand je tourne le dos, les cancres, qui n'espèrent plus rien de moi, me traitent de fayot. Pour certains, je suis l'homme à abattre, pour d'autres, je suis le modèle, mais dans tout cela, comment se découvrir de vrais amis ?

À la récréation, ils sont nombreux autour de moi. Mais ils oublient que si eux, le soir, ils préfèrent jouer à la console plutôt qu'effectuer leurs devoirs ou réviser, moi, à ces heures-là, je travaille. Et j'aimerais que les interours

demeurent un temps de détente. Non, ils m'assaillent : je suis leur précepteur attitré. Ils se précipitent avec leur cahier de maths ou d'histoire pour que je les aide à s'y retrouver.

Ensuite, quand nous regagnons la salle, si un contrôle est prévu, je dois m'équiper de la tenue complète du footballeur américain. Les bousculades pour pouvoir s'asseoir auprès de moi m'offrent le risque chaque fois de subir le piétinement d'une harde enragée. Je n'y peux rien, je ne possède comme tout le monde qu'un côté gauche et un droit. Ils sont tous convaincus qu'ils pourront tricher sur moi et que ma copie leur assurera le 20 dont ils rêvent.

Je déteste les enseignants qui, probablement dans le but d'humilier le dernier, rendent les devoirs dans l'ordre croissant des notes. Ils n'ont rien compris ! En effet, les cancre se glorifient de s'entendre citer en premier. Ils n'ont plus aucun espoir scolaire, mais ils aiment la seule reconnaissance qu'ils peuvent atteindre. À défaut de briller par leur intelligence ou leur travail, ils choisissent de s'attribuer les honneurs de l'humour qu'ils déploient face à chacun de leurs mauvais classements. En revanche, moi, quand le professeur lance mon nom en dernier, je ne vois dans les yeux de mes camarades que hargne, rage et jalousie. Et à la sortie du cours, je n'évite que difficilement les bourrades et les bousculades tendant à me faire regretter de m'être une nouvelle fois mis en avant. Où se trouve la solution ? Rater mon prochain contrôle ou me défendre ? Je refuse de laisser tomber mon rêve.

Malgré tout cela, je suis devenu le référent de la classe. Aux yeux des autres élèves, je sais tout. Je n'ai plus droit à l'erreur. Mais dans cette situation, comment reconnaître les vrais amis ? Ceux qui passent du temps avec moi, le perdent-ils en espérant mon aide, en souhaitant me soudoyer pour avoir accès à la copie de mon dernier devoir effectué à la

maison ou tout simplement parce qu'ils m'apprécient ? Pendant quatre ans, je n'ai pas trouvé la réponse, je ne me suis lié avec personne.

Dans ces conditions, mes seuls vrais amis sont Céline et Julien, que je retrouve toutes les deux semaines dans l'aérogare. Ils ne fréquentent pas le même collège que moi. Cerise sur le gâteau, la mère de Céline et la mienne ont fait connaissance par notre intermédiaire. Ainsi, nous nous rencontrons y compris en dehors de nos voyages. J'apprécie les moments que je passe avec elle. La petite fille que j'ai connue, aux yeux bleus, blonde et légèrement ronde se transforme progressivement. Je m'aperçois que depuis quelque temps, je ressens des émotions différentes en sa présence. Je crois que je tombe amoureux, mais vit-elle le même chamboulement ? Comment dois-je m'y prendre ? Je n'ai jamais embrassé. J'ai peur de me ridiculiser. Et si cette attirance n'est pas partagée, de quoi aurai-je l'air si je tente de lui tenir la main ?

J'ai obtenu mon brevet avec mention très bien, mais mon univers s'écroule. Céline et sa mère déménagent, elles quittent l'Auvergne. Je n'arrive pas à imaginer ma vie sans elle. Maintenant que nous allons nous perdre de vue, je ne doute plus de notre amour réciproque. Céline pleure dans mes bras. La séparation aurait-elle paru plus ou moins difficile si nous nous étions déjà embrassés ? Je ne le saurai pas. Je la regarde, j'essaie de graver son visage sur ma rétine. Finis les fous rires dans l'avion, finies nos sorties cinéma où dans le noir, j'espérais chaque fois qu'un rapprochement ait lieu, finis nos après-midi à la belle saison au lac d'Aydat. J'ai peur de cette vie fade et sans lumière qui m'attend. Je crois que je viens de grandir encore une fois

trop vite, une nouvelle partie de mon innocence s'évapore. Pourquoi est-ce si douloureux d'avancer dans l'existence ?

Nos mères, debout auprès de la voiture chargée, nous regardent avec attendrissement. Je les hais, elles doivent estimer excessifs les larmes de Céline et mon visage contracté. Quelle importance attribuent-elles à notre souffrance ? Je ne les entends pas, mais, j'imagine sans problème des mots tels que : « Ils oublieront vite », « À cet âge, on dramatise tout » et d'autres clichés du même acabit. Pourquoi les adultes enterrent-ils aussi rapidement leurs émois d'adolescents ? Elles ne pensent pas à détourner leur regard et à s'éloigner. J'aurais voulu poser mes lèvres sur celles de Céline. Sa mère décide de nous séparer en déménageant, et par sa présence en ce moment, elle gâche nos derniers instants. J'aspirerais tellement à cinq ou six ans de plus. Sur un ultime appel, Céline quitte mes bras et monte en voiture. Je regarde l'automobile s'éloigner, la boule qui obstruait ma gorge au départ de mon père me bloque à nouveau la respiration. Quand le véhicule a disparu, j'arrive à articuler quelques paroles pour demander à ma mère de bien vouloir m'amener au puy de Dôme. Devant mon désarroi, elle s'exécute sans un mot.

Une heure plus tard, lorsque mes pieds quittent le sol, les larmes inondent mon visage. La boule qui s'était installée dans ma gorge laisse enfin passer ma respiration. Je suis détruit, mais je vole encore. Dans les nuages, je demeure seul et heureux.